Comment pensent les drones

La détection et l'identification de cibles invisibles

How Drones Think : Detecting and Identifying Invisible Targets

Grégory Delaplace

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/30152>

DOI : ERREUR PDO dans /localdata/www-bin/Core/Core/Db/Db.class.php L.34 : SQLSTATE[HY000]

[2006] MySQL server has gone away

ISSN : 1953-8103

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 2017

Pagination : 91-118

ISBN : 978-2-7132-2689-2

ISSN : 0439-4216

Référence électronique

Grégory Delaplace, « Comment pensent les drones », *L'Homme* [En ligne], 222 | 2017, mis en ligne le 01 juin 2019, consulté le 07 janvier 2021. URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/30152> ; DOI : [https://doi.org/ERREUR PDO dans /localdata/www-bin/Core/Core/Db/Db.class.php L.34 : SQLSTATE\[HY000\] \[2006\] MySQL server has gone away](https://doi.org/ERREUR PDO dans /localdata/www-bin/Core/Core/Db/Db.class.php L.34 : SQLSTATE[HY000] [2006] MySQL server has gone away)

Comment pensent les drones

La détection et l'identification de cibles invisibles

Grégory Delaplace

« Ensuite, je m'installe avec Abu Annas devant chez lui, comme nous l'avons fait des milliers de fois déjà. C'est seulement la guerre qui a rendu ce rituel dangereux. Nous échangeons nos inquiétudes sur la situation. Abu Annas demande à son autre fils Mohamed de préparer la shisha. Mais alors que je commence à la fumer, Zohdi s'écrie qu'il est trop dangereux de fumer la shisha dans la rue. "Le drone pourrait interpréter le signal de chaleur comme une arme", explique-t-il. "Quelle arme? C'est une shisha!", raille Abu Annas. "Le drone est aveugle", dit Zohdi. "C'est un signal de chaleur – il n'a pas besoin de plus" »
Atef Abu Saif (2015: 65)¹.

« Nous voyons des silhouettes, des ombres de personnes... et nous tuons ces ombres »
Brandon Bryant².

QUE VOIT un opérateur de drone? Comment choisit-il sa cible et à quoi pense-t-il en appuyant sur la gâchette, lorsqu'il décide d'envoyer l'un de ses missiles sur un véhicule, une maison, un groupe de personnes – lorsqu'il décide unilatéralement, et à distance, de mettre fin à leur vie? La question n'est jamais aussi cruciale que lorsque l'on est soi-même susceptible d'être choisi pour cible par un drone de combat, comme ce fut le cas d'Atef Abu Saif (2015) et des autres habitants de Gaza, lors de l'opération « Bordure protectrice » menée par l'armée israélienne pendant l'été 2014, durant

1. Sauf mention contraire, les traductions de l'anglais sont les miennes.
2. Ancien opérateur de drones pour l'armée américaine (cité in Lanchin 2014).

Je tiens à remercier chaleureusement les étudiants de Master 2 du séminaire « Anthropologie de l'invisible » (Université Paris Nanterre, 2015-2016) de m'avoir encouragé à travailler sur ce thème et de m'avoir aidé à développer et affiner l'argument de cet article, dont une version a également été présentée le 23 février 2016 au séminaire « Anthropologie à Nanterre ». Une reconnaissance toute particulière va à Laure Assaf, Sophie Houdart et Pierre Lemonnier, ainsi qu'au comité de rédaction de la revue L'Homme, pour leurs commentaires stimulants à différents moments de son élaboration. Rémi Hadad, enfin, a non seulement relu attentivement plusieurs versions de cet article et grandement contribué à l'améliorer, mais il a aussi eu la patience et la générosité de transformer en véritables schémas les croquis bancals qui l'illustraient au départ; ce travail lui doit donc beaucoup.

laquelle plusieurs centaines de civils ont perdu la vie. Est-ce que la shisha que l'on partage à la terrasse d'un café pourrait passer pour une arme à cause de la chaleur qu'elle dégage, et inciter l'opérateur « aveugle » à frapper ? Va-t-il choisir la voiture que l'on conduit, l'appartement que l'on habite, pour des raisons connues de lui seul, mais que l'on ne peut néanmoins s'empêcher d'essayer de deviner ? Atef Abu Saïf « mange » avec le drone, son bourdonnement constant au-dessus de sa tête ne lui laissant pas le loisir d'oublier sa présence³, mais il pense avec lui aussi. Sa survie, semble-t-il, dépend de sa faculté à se voir lui-même du point de vue de l'opérateur, afin de ne pas produire les signes – thermiques ou comportementaux – qui pourraient le conduire à être identifié comme une cible.

Sur le principe, les drones de combat ne sont rien de plus que des avions télécommandés armés et équipés d'une caméra. Contrôlés à distance par des opérateurs depuis une base militaire, ces appareils permettent non seulement de surveiller de façon continue et relativement discrète une zone étendue, grâce à leur faible vitesse et leur importante autonomie, mais aussi d'intervenir directement dans cette zone, grâce à l'armement qu'ils transportent. D'un point de vue stratégique, selon l'expression célèbre du lieutenant-général américain David Deptula, ils permettent de « déployer de la puissance sans déployer de vulnérabilité » (cité notamment in Gusterson 2016 : 22). La question, dès lors, n'est plus tant de savoir comment tuer l'ennemi tout en évitant de mourir (puisque c'est ce que les drones garantissent), mais *simplement* comment le trouver – ou plutôt comment l'identifier. Comme l'ont souligné plusieurs auteurs (Chamayou 2013 : 47-54 ; Ryan 2014 ; Gusterson 2016 : 51-58), les drones transforment la guerre en chasse et l'affrontement militaire en traque⁴.

3. Le bruit produit par les drones est tellement caractéristique qu'on utilise dans le dialecte gazaoui l'onomatopée *zanana* pour le désigner (Abu Saïf 2015 : 21, note 23). En anglais, le terme *drone* signifie « bourdon », au double sens du son et de l'animal. Il a été appliqué, à l'origine dans les années 1930, à un ancêtre non armé de ces appareils, d'abord appelé *Queen Bee* (« Reine des abeilles »), probablement en raison du bruit de bourdonnement, puis *Drone*, en référence au mâle de l'abeille, étant donné son caractère particulièrement poussif et inoffensif, comparé aux autres engins aériens (Gusterson 2016 : 9).

4. À ce titre, les drones représentent l'aboutissement simultané et le point de rencontre de deux lignes stratégiques développées jusqu'ici en parallèle par les États-Unis. Il s'agit, d'une part, du *police bombing*, déployé dans le cadre des « petites guerres » coloniales, dont une version a été employée contre la population allemande pendant la Seconde Guerre mondiale (Hippler 2014 : 12-13) et, d'autre part, des opérations ciblées menées par des troupes aéroportées, qu'il s'agisse des assassinats stratégiques menés par les services secrets jusqu'à leur interdiction par Gerald Ford en 1976, ou de la tactique de « search and destroy » développée par l'armée pendant la guerre du Vietnam (*Ibid.* : 187). Les drones s'inscrivent en outre dans le prolongement d'une histoire déjà assez ancienne des usages militaires de la photographie aérienne, qui occupe les devants de la scène depuis la Première Guerre mondiale, mais dont les origines remontent en fait aux premières applications cartographiques de l'aérostation, à la fin du XVIII^e siècle (Grevsmühl 2014 : 97-152).

Ce n'est donc pas un hasard si le vocabulaire de la prédation est si présent dans l'univers des drones : le nom de l'appareil le plus utilisé par l'armée américaine n'est autre que « Predator ». La situation décrite par Atef Abu Saif, d'ailleurs, n'est pas sans rappeler celle que décrivent les ethnographes au sujet de populations, en Amazonie notamment, dans l'environnement desquelles la prédation occupe une place prépondérante. Ainsi, comme en témoigne le livre que leur a consacré Eduardo Kohn (2017), les Runa de l'Équateur sont pris dans un réseau de relations inter-espèces au sein duquel la survie dépend de la capacité de chaque être à voir le monde du point de vue des autres, à penser avec eux. Si les Runa doivent apprendre à identifier leurs proies autour d'eux, et la façon dont ces dernières interprètent les signes du monde forestier qu'ils partagent avec elles, ils doivent aussi prendre garde à ne pas eux-mêmes apparaître comme des proies vis-à-vis des prédateurs qui les entourent – ce qui implique également de penser avec eux (Kohn 2017 : 145-176). Le problème avec les drones, cependant, c'est que contrairement aux jaguars ou aux fourmis volantes, personne n'est jamais vraiment sûr d'être en mesure de comprendre comment ils pensent. Les conjectures, anticipations et recoupements auxquels contraint la présence supposée ou effectivement perçue du drone ne permettent d'isoler qu'un nombre très réduit d'« habitudes » (*Ibid.* : 98-102). Si les drones semblent pouvoir penser, autrement dit, c'est davantage comme un « enfant turbulent » et capricieux que comme un quelconque autre être. Atef Abu Saif décrit cela dans des termes saisissants :

« Nos destins sont tous entre les mains d'un opérateur de drone dans une base militaire quelque part juste derrière la frontière israélienne. L'opérateur regarde Gaza comme un enfant turbulent regarde l'écran d'un jeu vidéo. Il presse un bouton et peut détruire une rue entière. Il peut décider de mettre fin à la vie de quelqu'un qui marche sur le trottoir, ou il peut déraciner un arbre dans un verger qui n'a pas encore porté de fruits. L'opérateur s'entraîne à viser à discrétion, dynamisé par la confiance et le pouvoir qui ont été placés dans ses mains par ses supérieurs » (2015 : 31).

On ne peut qu'être abasourdi par le contraste entre ce témoignage, ou celui d'autres personnes qui doivent « vivre sous les drones » (*International Human Rights and Conflict Resolution Clinic & Global Justice Clinic* 2012), et la certitude affichée par les gouvernements faisant usage de ces appareils que la guerre est devenue « chirurgicale », grâce à ces derniers Gregory 2011 : 188-189). Les drones de combat permettraient ainsi à l'armée de viser exclusivement (à l'exception de quelques victimes collatérales occasionnelles) les dirigeants des organisations « terroristes » menaçant la sécurité du pays. Comme le déclare John Brennan (2012), conseiller spécial anti-terrorisme du président des États-Unis avant de devenir le directeur de la CIA entre 2013 et 2017 :

« Les frappes ciblées [*targeted strikes*] sont conformes au principe de distinction, l'idée que seuls les objectifs militaires devraient être intentionnellement visés et que les civils sont préservés d'être intentionnellement visés. Avec la possibilité sans précédent qu'offrent les aéronefs pilotés à distance [*remotely piloted aircraft*, c'est-à-dire les drones] de viser un objectif militaire tout en minimisant les dommages collatéraux, on pourrait dire que jamais auparavant n'a existé une arme qui nous permettait de distinguer aussi efficacement entre un terroriste d'Al-Qaïda et des civils innocents ».

Clairement, ces « frappes ciblées » sur des individus préalablement identifiés comme présentant une « menace imminente » (*Ibid.*) ne sont pas les seules que mènent les drones de combat américains ou israéliens ; le « principe de distinction » entre « militaires » (ou « terroristes ») et « civils » mis en avant par John Brennan n'est pas aussi simplement appliqué par les opérateurs de drones qu'il le prétend ou semble le penser. Il s'agira donc ici de réitérer la question que se posent les populations visées par les frappes – comment pensent-ils ? –, en se plaçant toutefois du point de vue des opérateurs eux-mêmes. À partir des documents disponibles sur le sujet, et en me concentrant principalement sur le cas des États-Unis, je propose ainsi d'examiner, de manière aussi détaillée que possible, sur quelle base et à partir de l'interprétation de quel genre de signes les opérateurs de drones déterminent une cible. Comment, autrement dit, et par quel processus, passe-t-on dans ce cadre « d'ombres » aperçues sur un écran, comme le dit Brandon Bryant dans la citation mise en exergue, à l'identification d'une cible *tuable* ?

Deux régimes d'identification des cibles

Bien qu'une cinquantaine de pays ait recours à des drones pour des missions de surveillance diverses, seuls trois d'entre eux les utilisaient officiellement dans le cadre d'opérations militaires en 2014 : Israël, le Royaume-Uni et les États-Unis (Gusterson 2014 : 193). Aux États-Unis, les drones – ou plutôt les « véhicules aériens de combat sans équipage » (*unmanned combat aerial vehicles*) selon leur appellation officielle – ont été utilisés pour la première fois en Afghanistan en 2001 (après avoir été testés au Kosovo en 1999), mais c'est l'administration Obama qui en a explicitement fait la pièce maîtresse de ses interventions armées à l'étranger dès 2008, comme alternative revendiquée au déploiement de troupes au sol. Des drones de combat ont ainsi été déployés non seulement en Afghanistan et en Irak, dans le cadre de conflits déclarés, mais aussi au Yémen, en Somalie et au Pakistan, pays avec lesquels les États-Unis sont officiellement en « paix » (Chamayou 2013 : 24-25, 45). Sur le seul territoire du Pakistan, l'administration Obama a encadré jusqu'à aujourd'hui des centaines de frappes par an : on donne une moyenne d'une frappe tous les quatre jours pour les années autour de 2010 (*Ibid.* : 25),

d'une frappe tous les six jours en 2012 sur le seul Yémen (Scahill 2016a : 43 ; Gusterson 2016 : 17) et, selon les statistiques du *Bureau of Investigative Journalism* et de la *New America Foundation*⁵, un total de 3300 victimes environ, toutes cibles confondues.

L'administration Obama, comme on l'a vu plus haut, a justifié son programme de drones par la nécessité d'éliminer des ennemis actifs des États-Unis – parfois, comme Anwar al-Awlaki, abattu au Yémen en 2011 (Shane 2015), ses propres ressortissants – présentant une « menace imminente » pour la sécurité du pays. Ainsi, toutes les semaines, lors du *Tuesday Counter-Terrorism Meeting*, la grande réunion hebdomadaire des responsables de la sécurité nationale, une liste de quinze noms est soumise au président des États-Unis. Ces personnes sont celles qui, selon les informations rassemblées par les services de renseignement, et parmi l'ensemble des personnes surveillées à travers le monde, présentent une menace directe pour le pays. On appelle cet « étrange rituel » le *Terror Tuesday* (Becker & Shane 2012 ; Shane 2015 : 21-23) : tout au long de ses deux mandats présidentiels, Barack Obama a déterminé hebdomadairement une *kill list*, la liste des cibles que les drones armés étaient autorisés à abattre.

Ces frappes visant des cibles identifiées au préalable sont appelées des « frappes de personnalité » (*personality strikes*). Elles sont les plus publicisées par le gouvernement américain, surtout lorsqu'elles atteignent l'objectif visé, mais elles comptent finalement pour une proportion relativement faible des frappes menées par la CIA et l'armée américaine dans les pays où des drones de combat sont déployés⁶. La plupart des attaques menées par les drones américains, en effet, visent des personnes qui n'ont pas été préalablement reconnues comme des « menaces imminentes » par les services de renseignement, mais qui sont identifiées comme telles sur la base d'un comportement supposé trahir leur activité « terroriste ». Ces frappes sont appelées « frappes de signature » (*signature strikes*), étant fondées sur les « signes » exhibés (malgré eux) par des individus qui ignorent être surveillés ou ne parviennent pas à dissimuler leur activité.

5. Le gouvernement américain ne produit pas lui-même de statistiques sur les résultats de ses frappes de drones ; ces sources sont celles qui sont les plus relayées à travers la littérature (Chamayou 2013 : 317, note 10 ; Gusterson 2014 : 287, note 14). Cf. aussi Sarah Watson & C. Christine Fair (2015 : 75). On trouvera par ailleurs ces statistiques sous la forme d'une infographie sur le site Internet *Out of Sight, Out of Mind* [<http://drones.pitchinteractive.com/index.fr.html>, consulté le 19/03/2017].

6. Comme toujours, les chiffres exacts sont difficiles à établir. Néanmoins, la proportion des « terroristes de haut rang » (*high-level terrorists*) parmi les victimes permet de s'en faire une idée, comme le suggère notamment Cora Currier : « fin Juin 2012 il y avait seize cibles autorisées au Yémen et seulement quatre en Somalie. Malgré le nombre assez réduit de personnes sur la *kill list*, en 2011 et 2012 il y a eu au moins cinquante-quatre frappes de drones américains au Yémen, ainsi que d'autres attaques, tuant un minimum de 293 personnes, dont cinquante-cinq civils, selon les chiffres du Bureau of Investigative Journalism » (2016 : 63-64). Cf. aussi Hugh Gusterson (2016 : 94).

Il convient donc d'ores et déjà de distinguer deux modalités d'identification de la cible d'une attaque de drone : alors qu'une frappe de personnalité cible un individu préalablement connu et nommé, sur lequel une fiche de renseignements a été établie à la suite de longs mois de surveillance et de recoupements d'information par les services de renseignements, les frappes de signature visent pour leur part des cibles inconnues, dont les opérateurs ou leurs supérieurs ne cherchent d'ailleurs pas à connaître le nom⁷. Ainsi, tandis que les frappes de personnalité visent des cibles identifiées de façon *individuelle*, les cibles de frappes de signature ne sont jamais identifiées que de manière *générique* – c'est-à-dire comme des anonymes dont le comportement trahirait néanmoins des intentions hostiles (Gregory 2011 : 195 ; Chamayou 2013 : 64-65 ; Gusterson 2016 : 93-96).

Comment reconnaître ces individus « hostiles » sur la seule base d'un comportement observé depuis le ciel ? L'exemple le plus souvent cité est celui des poseurs de bombes artisanales sur le bord des routes, en Afghanistan ou en Irak, que les drones pouvaient parfois prendre sur le fait et éliminer pour déjouer l'embuscade. En fait, les frappes de signature sont aussi menées lorsque les troupes américaines ne sont pas présentes au sol, comme au Waziristân, la région du Pakistan la plus visée par les drones américains. Le but affirmé, dans ce cas, est de dénicher des « insurgés » (*insurgents*), ou des « activistes » (*militants*), au sein d'une zone perçue comme un foyer d'activité « terroriste ». Nombre d'auteurs (notamment Grégoire Chamayou [2013]) ont insisté sur le caractère pour le moins contestable d'une politique extérieure qui considère comme « menace imminente » tout « activiste » présent dans une zone donnée, et s'arroge le droit de mettre à mort les personnes ainsi identifiées, sur le territoire d'un pays indépendant, sans autre forme de procès⁸. On peut s'interroger par ailleurs sur les critères qui permettent à des opérateurs d'identifier à distance ces cibles, qui se caractérisent le plus souvent justement par le fait qu'elles sont *invisibles*. En effet, de l'aveu même du Bureau scientifique de la défense américain (*Defense Science Board*), « les chefs ennemis ressemblent à n'importe qui d'autre ; les combattants ennemis ressemblent à n'importe qui d'autre ; les véhicules ennemis ressemblent à

7. Les institutions qui entreprennent d'enquêter auprès des familles des victimes de ces frappes ont justement à cœur de rendre publiques leur identité et la nature de leurs liens réels avec des organisations ouvertement hostiles aux États-Unis (cf., par exemple, *International Human Rights and Conflict Resolution Clinic & Global Justice Clinic* 2012). Atef Abu Saif (2015), de même, énonce chaque fois qu'il le peut l'identité de chacune des victimes, toutes civiles, des frappes des drones et des avions de chasse israéliens, lors du pilonnage de Gaza de juillet à août 2014.

8. Plusieurs auteurs affirment cependant que le gouvernement pakistanais (notamment sous la présidence de Pervez Musharraf) est activement impliqué dans le programme d'« assassinats ciblés » mené par les États-Unis au Waziristân, au point qu'une proportion grandissante d'opérations serait en fait effectuée à sa propre demande (cf., par exemple, Watson & Fair 2015 : 77). La question de l'implication du gouvernement dans les « frappes de signature », toutefois, reste floue.

des véhicules civils ; les installations ennemies ressemblent à des installations civiles » (citée et traduit par Grégoire Chamayou [2013 : 69]).

C'est dans le contexte particulier des frappes de signature que je propose ici d'examiner les modalités d'identification de cibles invisibles parmi le reste de la population observée de manière quasiment continue par la CIA et l'armée américaine au moyen de leurs drones de combat. Il s'agira, pour ce faire, d'étudier dans le détail le fonctionnement de ces appareils et de comprendre plus précisément par quel genre d'interactions et de négociations, entre quels types d'agents, à travers quel dispositif exactement, la décision d'abattre à distance un inconnu est prise.

Pour des raisons méthodologiques évidentes, les anthropologues ne se sont qu'assez rarement permis d'écrire sur les drones de combat, laissant ce champ de recherche aux disciplines – comme la philosophie ou les sciences politiques – dont les conditions d'exercice sont moins étroitement associées à l'exigence d'une observation participante. La plus grande partie des articles et des livres publiés sur le sujet ces dernières années a ainsi surtout envisagé la question de l'usage des drones de combat du point de vue du droit, de l'éthique et de la politique internationale.

Il serait toutefois dommage, voire même dommageable, que l'impossibilité de réaliser un terrain ethnographique auprès des pilotes de drones ou parmi les populations qui en sont la cible disqualifie *a priori* tout propos anthropologique sur les drones. Hugh Gusterson (2014, 2016), l'un des seuls anthropologues à s'être risqué à travailler sur ces appareils, parvient d'ailleurs à le faire principalement sur la base de matériaux accessibles à tout un chacun dans la presse, sur Internet et dans la littérature spécialisée. Le fait que les données relatives aux drones de combat soient effectivement en quantité limitée, ou le fait qu'elles soient médiées par un processus propre de publication, n'empêche pas Gusterson d'adopter un point de vue ethnographique sur leur usage en s'efforçant de comprendre et de décrire le *monde* qu'ils portent et participent à faire advenir. En effet, à l'instar des filets et des paniers de portage d'enfants des Arapesh et des Mundugumor (Mead 1963 [1935]), ou des barricades des Anga (Lemonnier 1994), les drones portent en eux un monde ; c'est en aspirant à montrer précisément *comment*, plus qu'en mobilisant des données spécifiques ou exclusives, que Gusterson pose les bases d'une anthropologie des drones. De fait, les drones de combat ne signent pas seulement l'avènement d'un nouveau type de guerre où le champ de bataille se trouve aboli (Gusterson 2014), ils changent la définition même de la guerre, en donnant à une « guerre perpétuelle de basse intensité » la vocation d'assurer une « paix perpétuelle impériale » (Hippler 2014 : 210). En constituant un « nouveau type de cible » (*Ibid.* : 9) – l'activiste armé invisible, ni civil ni soldat –, ils inaugurent

non seulement « une nouvelle façon de penser et de faire la guerre » (*Ibid.*), mais aussi une texture particulière de relation à l'autre, une géographie de menaces et de domination, une ontologie politique.

C'est dans cette perspective que je propose ici de me concentrer sur deux notions constitutives du drone en tant qu'appareil et en tant qu'arme : la prédation et l'invisible. Il s'agira, d'une part, d'analyser comment les opérateurs d'un drone pensent pendant une traque – de spécifier quel genre de prédateurs sont les Predator, d'une certaine manière – et, d'autre part, de se demander ce que cela implique exactement de dire que leurs cibles sont invisibles. Je montrerai ainsi que l'identification des cibles de frappes de signature repose sur un processus discursif et interactionnel, une *enquête*, censée permettre de reconnaître dans une expérience perceptive douteuse l'apparition d'une entité déterminée – un « insurgé ».

Ce que cherchent et ce que voient les drones

Les « véhicules aériens de combat sans équipage » déployés par les États-Unis sont de deux types. Le plus répandu est le MQ1 Predator, qui coûte environ quatre millions et demi de dollars l'unité (Gusterson 2016 : 23) et peut voler à 7600 m d'altitude (mais il vole la plupart du temps entre 3000 et 4500 m)⁹ ; il possède une autonomie de 24 heures et a été équipé de deux missiles air-sol « Hellfire » (*Ibid.* : 19-20). Le modèle au-dessus est le MQ9 Reaper, qui coûte pour sa part environ 22 millions de dollars (*Ibid.* : 23)¹⁰ et peut voler à 15000 m d'altitude : il possède la même autonomie mais se déplace plus vite que le Predator et peut s'équiper de quatorze missiles Hellfire, ou de quatre missiles et de deux bombes d'une tonne. Tous deux sont fabriqués par la même entreprise, General Atomics, et tous deux peuvent être contrôlés depuis les États-Unis après avoir été lancés d'un point relativement proche de leur destination – une base localisée en Afghanistan, par exemple, pour les opérations menées au Pakistan¹¹.

La plupart des drones de combat américains sont pilotés à distance depuis une base militaire située à Creech, non loin de Las Vegas dans le Nevada, au sud du désert du Grand Bassin¹². Les opérateurs, installés dans

9. L'altitude semble dépendre à la fois du type d'opération menée et du lieu survolé : Brandon Bryant affirme qu'il faisait voler son appareil entre 2500 m et 3500 m, en Irak, et entre 5500 m et 7500 m, en Afghanistan (Greenwald 2015).

10. Par comparaison, un avion de chasse F-16 coûte environ 47 millions de dollars (Gusterson 2016 : 23).

11. D'autres bases utilisées à cet effet sont notamment installées en Turquie, en Sicile, à Djibouti, en Éthiopie, au Niger, en Arabie Saoudite, aux Émirats arabes unis, en Ouzbékistan, au Tchad, au Cameroun et aux Seychelles (*Ibid.* : 30).

12. D'autres bases sont également mentionnées, à d'autres endroits des États-Unis : Fort Gordon, dans l'État de Géorgie, et Cannon Air Force Base, au Nouveau-Mexique (Scahill 2016b : 73).

des « boxes » (*cubicles*) correspondant chacun au pilotage d'un appareil, se relaient pour piloter à distance les drones qui surveillent en permanence certaines régions du monde, comme le Waziristân, le Yémen ou la Somalie, par exemple. Les opérateurs d'un drone, pendant la plus grande partie des 24 heures d'autonomie dont dispose leur appareil, s'affairent ainsi à diriger la caméra embarquée et à zoomer sur les détails qui leur semblent pertinents, afin d'enregistrer des informations susceptibles, après analyse et grâce à l'interprétation de certains « signes », de révéler la présence d'une « menace » plus ou moins directe pour la sécurité des États-Unis.

Le critère sur lequel se fonde l'analyse des situations observées au sol est celui de la « normalité » : autrement dit, les comportements jugés « anormaux » au sein d'une zone surveillée par les opérateurs de drones sont considérés comme potentiellement hostiles, en ce qu'ils révéleraient une activité « militante » (c'est-à-dire un foyer d'« insurrection »), et donc une sympathie pour les organisations « terroristes » explicitement visées par ces programmes. La grille de lecture censée permettre aux analystes d'évaluer la « normalité » d'un comportement est explicitement « culturelle » : il ne s'agit ni plus ni moins, dans ces opérations de surveillance, que d'isoler dans le flux des interactions « culturelles » quotidiennes observées depuis le ciel (et depuis les États-Unis) des anomalies révélant la présence de personnes suspectes, voire ouvertement hostiles.

On ne manquera pas de s'étonner d'une conception de la « culture » qui associe systématiquement l'« anormalité » à l'« activisme », d'une part, et l'« activisme » au « terrorisme », de l'autre. Il est frappant de constater, par ailleurs, la proximité de cette méthode d'enquête avec celle des romans policiers anglais du tournant du xx^e siècle, où comme l'a montré Luc Boltanski (2012 : 19-21, 81-88), les enquêteurs traquent les « énigmes », des saillances ou des aspérités dans le tissu supposément robuste et sans couture de la « réalité ». Grâce à leur intelligence hors du commun, les détectives de ces romans sont capables de voir dans des anomalies minuscules, invisibles pour les autres, des « indices », des signes susceptibles de les mener *naturellement*, d'anomalie en anomalie, vers le cœur de l'affaire et vers le coupable. C'est précisément ce modèle qui semble gouverner, sur le principe, les frappes de signature. Chaque saillance dans la réalité, chaque énigme (*mais qu'est-il donc en train de faire ?*) ne peuvent qu'être liées à l'affaire plus large dans laquelle l'enquête se déroule (ici, la traque des représentants d'organisations « terroristes »), et ne peuvent que mener vers un crime et des coupables¹³. Nous aurons l'occasion dans la suite de

13. Alors que c'était une sorte de sociologie intuitive qui, aux xix^e et xx^e siècles, fournissait le paradigme d'enquête grâce auquel des détectives comme Sherlock Holmes parvenaient à détecter comme autant d'énigmes les saillances microscopiques dans la réalité « sociale » de l'Angleterre de l'époque,

cet article de voir comment ce principe est mis en œuvre dans un cas précis d'identification de cible en Afghanistan.

Deux contraintes pèsent toutefois sur les opérateurs des drones de combat et les analystes qui les assistent dans le processus de détection et d'identification des cibles. La première est la quantité d'images à traiter selon cette grille « culturelle » : on estime en effet que sur la seule année 2009, les missions de surveillance menées par des drones ont enregistré l'équivalent de 24 années d'images (Chamayou 2013 : 61). Idéalement, comme le remarque Derek Gregory (2011 : 195), il faudrait toutes les passer par le crible d'un « savoir culturel » – probablement grâce à des experts désignés de la « culture », des anthropologues –, mais c'est matériellement impossible. L'armée américaine envisage donc de procéder différemment, en employant des algorithmes élaborés avec l'aide de ces experts pour faire en sorte que des ordinateurs soient capables de scanner seuls les images et d'alerter quasiment en temps réel sur les moments pertinents, c'est-à-dire révélant une « anomalie » dans les mouvements et les comportements¹⁴. Pour l'instant, et en attendant que les algorithmes imposent ici aussi leur pouvoir décisionnaire, c'est encore sur des agents humains que repose la détection des signes ambigus susceptibles de conduire à l'identification d'une cible potentielle.

La seconde contrainte à laquelle les opérateurs de drones sont confrontés dans leurs missions de surveillance est celle de la vue imparfaite du terrain que leur équipement leur fournit. Les témoignages des opérateurs, à cet égard, sont de deux ordres. Ceux-ci insistent en premier lieu sur le sentiment de proximité que fait naître l'observation continue de personnes pendant plusieurs heures et, parfois même, dans le cas de frappes de personnalité, plusieurs semaines. Les images reçues sont relativement fixes, du fait de la lenteur des déplacements du drone, et elles sont la plupart du temps « plutôt nettes » (*pretty clear*), selon l'ancien opérateur Brandon Bryant interviewé par Richard Engel sur la chaîne NBC en 2013 (voir aussi Greenwald 2015). Elles se caractérisent, en outre, par une alternance entre des images en couleurs pendant le jour, et des images de caméra infrarouge pendant la nuit¹⁵.

il semble que ce soit l'anthropologie académique qui, dans le cadre des guerres (post)coloniales de contre-insurrection, soit mobilisée pour détecter les saillances invisibles dans les habitudes « culturelles » des populations visées. L'armée américaine ne s'y est pas trompée, en invitant dès le début de la guerre en Afghanistan puis en Irak, des « anthropologues embarqués » (Bonhomme 2007) à les seconder sur le terrain.

14. Cette proposition s'inspire des algorithmes développés par les chaînes de télévision américaines (notamment la chaîne dédiée au sport ESPN) pour analyser et trier, en temps réel, les images filmées par les dizaines de caméras retransmettant la finale du tournoi annuel de football (américain), le *Super Bowl*, afin de produire des ralentis ou des changements de plan en fonction des joueurs, des actions ou des phases de jeu.

15. Une vidéo mise en ligne le 11 octobre 2011 sur la plateforme Internet *YouTube* [www.youtube.com/watch?v=IXgGCH36fzM, consultée le 19 mars 2017] permettra de se rendre compte de ce que .../...

L'altitude semble ne pas varier au cours d'une mission et tout paraît indiquer que les populations observées ne peuvent, la plupart du temps, ni voir ni entendre les drones qui les surveillent jusqu'au moment de l'attaque.

Ainsi, les opérateurs peuvent suivre des individus sur leurs écrans alors qu'ils entrent dans leur voiture, se déplacent, rencontrent d'autres personnes, rentrent chez eux et y retrouvent leurs enfants, etc. (Brandon Bryant in Lanchin 2014; Gusterson 2014: 192). Ils les voient souvent aussi mourir, après avoir tiré sur eux leurs missiles. Ils voient des corps déchiquetés, des personnes agonisantes dans des mares de sang qui s'élargissent, ou des empreintes thermiques s'éteindre progressivement à mesure que leurs corps refroidissent (Brandon Bryant cité in Gusterson 2016: 74; voir aussi Brandon Bryant in Greenwald 2015). C'est d'ailleurs un point sur lequel les pilotes de drones insistent lorsqu'ils réagissent à l'idée selon laquelle la distance dépersonnaliserait la cible, et qu'elle rendrait le meurtre plus facile en faisant de la guerre une sorte de jeu vidéo (les programmes de drones de combat sont parfois surnommés *Playstation war*). Les opérateurs de drones font valoir, à l'inverse, que la proximité d'un pilote de bombardier avec sa cible reste purement géographique et impersonnelle. En particulier, il n'est jamais confronté aux conséquences de son attaque: il continue sa route après avoir largué sa bombe, alors que les opérateurs voient à l'écran ce que leur missile a fait (Porter 2015: 211). Un opérateur de drone, disent-ils, ne se tient pas à 13000 km mais à 45 cm de sa cible, et cette proximité les incite à «narrativiser» (Gusterson 2016: 64-70) la vie quotidienne et le comportement des personnes observées.

Malgré cette impression de proximité, de nombreuses contraintes objectives pèsent sur la perception des situations observées et sur leur interprétation. Tout d'abord, depuis 3000 m d'altitude, la moindre perturbation météorologique brouille complètement la vision de la situation, et souvent, comme l'indique aussi Brandon Bryant dans une autre interview, dont un extrait est cité en exergue, les capteurs montés sur les drones ne donnent à voir que des «silhouettes», des «ombres». Même dans des conditions météorologiques optimales, en outre, le pilote doit nécessairement choisir entre une vue générale, contextuelle, où les personnes et les véhicules sont

[Suite de la note 15] voient effectivement les opérateurs de drones sur leurs écrans lorsqu'ils utilisent la caméra de jour, en couleurs. La vidéo, censée avoir été tournée en Afghanistan, illustre notamment l'effet «paille de soda» (voir *infra*) provoqué par le zoom de la caméra. Par ailleurs, deux films de fiction récents tentent de restituer de manière réaliste le déroulement d'une attaque de drone du point de vue de son équipage: *Good Kill*, de Andrew Niccol (2014), et *Eye in the Sky*, de Gavin Hood (2015). Le premier semble légèrement exagérer la précision des images reçues par les opérateurs, mais montre très bien l'alternance entre la vision couleur pendant le jour et la vision infrarouge pendant la nuit, de même que la succession des équipages aux commandes d'un même appareil. Le second, pour sa part, restitue très fidèlement la composition de l'équipage d'un drone et sa distribution dans l'espace.

très petits, et une vue rapprochée, concentrée sur un détail, qui empêche de voir tout le reste. C'est ce que les opérateurs appellent l'effet *soda straw* – comme si zoomer impliquait de voir la situation à travers la paille d'un soda. Il est clair que la nécessité de devoir toujours choisir entre le *détail* et le *contexte* est une contrainte interprétative très forte, dont les pilotes ne cessent de se plaindre.

C'est d'ailleurs par ces limitations visuelles que les responsables militaires et les opérateurs expliquent généralement les victimes civiles « accidentellement » tuées lors des frappes de signature – leur comportement n'est pas facilement interprétable lorsque le détail ne peut jamais être mis en regard du contexte. Ce qu'il faudrait, soutiennent-ils, c'est un dispositif de surveillance capable de couvrir l'ensemble d'une zone avec une résolution assez grande, et un nombre suffisant de capteurs, afin de pouvoir simultanément garder une image d'ensemble et zoomer sur des détails. Ce dispositif existe dorénavant, et peut être monté sur un drone MQ-9 Reaper – à condition toutefois de le priver de son armement. Il a reçu le nom évocateur de Gorgon Stare (« Regard de la Gorgone ») et permet de surveiller l'ensemble d'une ville de manière quasiment permanente, avec une résolution suffisamment élevée pour pouvoir zoomer à tout moment sur n'importe quel détail de la zone¹⁶. Malgré la confiance des militaires et du gouvernement américain que ce dispositif permettra dorénavant d'éviter absolument toute victime innocente, il est permis d'en douter. En effet, si les « activistes » traqués par les drones survolant le Waziristân ou le Yémen sont *invisibles*, ce n'est pas qu'ils sont indétectables : le problème n'est pas qu'ils sont *cachés*, comme les cibles de frappes de personnalité, ou *difficiles à repérer*, du fait des limitations des instruments à la disposition des opérateurs. Si les cibles de frappes de signature sont invisibles, c'est plutôt que leur détection (en tant que personnes) ne suffit pas à leur identification (en tant qu'insurgés).

Par quel genre de protocole et d'enquête, à travers quel réseau et par la médiation de quels spécialistes faut-il passer pour reconnaître un insurgé derrière un civil ? C'est précisément sur les modalités de ce travail d'identification et de qualification que je propose de me concentrer à présent. Comme nous allons le voir, ce processus est loin d'être univoque et solitaire : il implique au contraire la collaboration d'un grand nombre d'agents, qui disposent de capacités différentes de perception de la situation.

16. On trouvera une description assez détaillée de ce dispositif par l'un de ses concepteurs dans le documentaire (très favorable aux programmes de drones dans leur ensemble) *Rise of Drones*, réalisé par Peter Yost pour la chaîne Nova en 2013 ; cf. également Derek Gregory (2011 : 193) et Grégoire Chamayou (2013 : 66).

Milieu technique et régime de communication des drones

103

Les drones se tiennent au centre d'un réseau complexe très largement distribué dans l'espace : pas moins de 185 personnes doivent se coordonner pour faire voler un drone Predator ou Reaper et identifier une cible potentielle (Gregory 2011 : 194)¹⁷. La figure 1 présente un schéma synthétique des relations entre les agents impliqués dans une attaque de drone, ce que l'on pourrait appeler son milieu technique. Ce schéma a été établi à partir de la transcription écrite du déroulement d'une opération menée le 21 février 2010 en Afghanistan (Cloud 2011), et complété grâce aux informations fournies par l'article très détaillé de Derek Gregory (2011), également fondé en partie sur ce document.

Figure 1. Le milieu technique du drone (conception graphique Rémi Hadad, 2016)

17. Derek Gregory donne la répartition des effectifs affectés à chaque type de tâche : 59 personnes sont en charge du lancement et de la réception sur la base située à proximité de la zone surveillée (en Afghanistan, par exemple) ; 43 personnes sont basées à Creech dans le Nevada ; 83 sont dédiées au traitement, à l'exploitation et à la distribution des informations. Hugh Gusterson (2016 : 21) indique, pour sa part, le nombre légèrement inférieur de 170 personnes au total.

Cette transcription est un document précieux, qui a été divulgué par l'armée à la demande d'un journaliste du *Los Angeles Times*, David Cloud, dans le cadre de la loi sur la liberté d'information (*Freedom of Information Act*), permettant à un organe de presse de solliciter, de la part du gouvernement, la « déclassification » – au moins partielle – d'un document spécifique. Il contient l'intégralité du contenu (seuls quelques passages ont été occultés) des échanges entre l'« équipage » d'un drone Predator et certains des agents avec lesquels il est en contact pendant toute la durée d'une opération.

L'opération retranscrite dure près de quatre heures et consiste principalement en l'observation de trois véhicules jugés suspects. Ces véhicules, qui transportent des personnes progressivement « identifiées » par les opérateurs du drone comme des combattants hostiles et armés, sont finalement détruits par des tirs de missiles qui concluent l'opération. Les opérateurs du drone, gardant après ces tirs une visibilité sur la zone, sont chargés par les autres participants à l'attaque (notamment des troupes au sol et un *gunship* AC-130) de confirmer la destruction des cibles, ainsi que la présence d'armes supposées trahir leurs intentions hostiles. Ils confirment qu'une grande partie des personnes visées sont effectivement mortes, ou mourantes, mais se révèlent incapables d'établir formellement leur statut de combattants armés : non seulement aucune arme n'est visible après l'attaque, mais des femmes et des enfants semblent figurer parmi les victimes. L'enquête ultérieure menée par des journalistes révélera qu'il s'agissait en effet d'un groupe d'individus non armés, principalement des élèves revenant de l'école et des commerçants allant se réapprovisionner en ville, avec parmi eux des femmes et des enfants (Cloud 2011).

Ce document permet de se faire une idée relativement précise du fonctionnement d'un drone de combat, ainsi que du principe et du déroulement d'une « frappe de signature ». Sur le plan purement technique, comme cela a déjà été noté (Gusterson 2016 : 33), les drones sont contrôlés non pas par un, mais par deux opérateurs qui se tiennent côte à côte dans le « box » (*cubicle*) dédié au pilotage de l'appareil dans la base de Creech. Le premier opérateur, généralement appelé « pilote » (*pilot*), est chargé de guider l'appareil et de déclencher le tir des missiles ; le second, appelé « opérateur des capteurs » (*sensor operator*), actionne les caméras et pointe les cibles – un missile, pour être tiré, doit en effet être guidé par un laser, qui « marque » (*tag*) l'endroit où il s'abattra.

Ces deux opérateurs assis aux commandes de l'appareil sont assistés par un troisième membre d'équipage, appelé « coordinateur du renseignement de la mission » (*mission intelligence coordinator*), qui est chargé d'assurer le lien entre eux et des « analystes » (*screeners*) localisés dans la base de l'armée de l'air de Langley, en Virginie. Ces différents agents sont eux-mêmes en

communication avec des officiers gradés et des contrôleurs de mission qui en supervisent les grandes phases et leur donnent différentes autorisations, notamment celle d'ouvrir le feu, sur la base de l'interprétation des images recueillies. Dans le cadre des opérations menées au sein de l'OTAN, ils se trouvent au Qatar, dans le Centre d'opérations aériennes interarmées (*Combined Air Operation Centre*) hébergé par la base d'Al-Udeid.

Par ailleurs, les drones ne sont généralement pas seuls dans la zone où ils sont déployés : en situation de guerre déclarée, lorsque des troupes sont présentes sur place, les missions de drones sont coordonnées par un « Joint Tactical Attack Coordinator » (JTAC), un soldat posté au sol avec un bataillon qui relaie les ordres de son commandement à l'aide d'un ordinateur portable ROVER (*Remotely Operated Video Enhanced Receiver*). Enfin, d'autres aéronefs peuvent se trouver sur la zone : des hélicoptères et des avions de combat notamment.

Toutes ces personnes communiquent de vive voix ou par l'Internet au moyen d'un système de messagerie instantanée (mIRC), sans pourtant que chacun puisse parler directement avec tout le monde. Les deux membres de l'équipage du drone et le coordinateur de mission parlent de vive voix, mais c'est le pilote qui semble être chargé de transmettre et de recevoir les informations venant des troupes sur place et des appareils engagés dans l'opération. Le coordinateur du renseignement, pour sa part, assure la communication avec les hauts responsables basés au Qatar, et avec les analystes de Langley. L'opérateur de capteurs, s'il peut être considéré comme les yeux du drone, n'en est donc ni la bouche ni les oreilles, ne pouvant directement communiquer qu'avec ses deux coéquipiers présents à ses côtés.

Le premier défi auquel sont confrontés ces différents agents, c'est donc celui de s'aligner sur l'observation d'un objet commun, ce qu'ils s'emploient à faire par l'échange fréquent de données de géolocalisation. Pourtant, il ressort clairement de la transcription des échanges entre les différents participants à l'opération que personne n'est jamais sûr de parler de la même chose que les autres. Lorsque la transcription débute, le drone est contacté par des troupes au sol, qui ont intercepté des communications suspectes venant, pensent-ils, d'un groupe de voitures « se dirigeant vers le sud » ([JTAC] : 00h24)¹⁸. Les opérateurs doivent échanger plusieurs messages pour localiser les véhicules que les soldats ne peuvent pas voir, mais dont ils devinent la présence à quelques kilomètres. Ils sont aidés par un avion de combat déjà

18. Les citations de la transcription communiquée par le *Los Angeles Times* (Cloud 2011) sont référencées par la fonction du locuteur mentionnée entre crochets et le *time code*. Les fonctions citées sont [Pilot] : le pilote ; [Sensor] : l'opérateur des capteurs ; [MIRC] : le coordinateur du renseignement ; [JTAC] : « Joint Tactical Attack Coordinator » ; [Gunship] : le pilote du AC-130 déjà présent ; [Hélico] : le pilote de l'hélicoptère déployé sur place.

présent sur les lieux (un *gunship* AC-130) qui, malgré une visibilité relativement bonne, commence par orienter le drone vers des véhicules se dirigeant vers l'ouest. Les opérateurs, guidés par les pilotes de l'avion, finissent par se concentrer sur des véhicules situés de part et d'autre d'une rivière, mais comme la localisation reste ambiguë, en plus des données de géolocalisation fournies, l'avion propose de pointer à l'aide d'un rayon lumineux (*sparkle*) la zone à observer, ce pointage explicite permettant finalement de confirmer l'« implication conjointe » (Clark 2006) de l'avion et du drone dans un processus orienté vers un référent commun. En somme, les équipages de l'avion et du drone passent une petite vingtaine de minutes à s'assurer qu'ils regardent la même chose, sans pouvoir être certains qu'il s'agit bien des individus que les troupes au sol ont entendus.

Lorsqu'un hélicoptère est appelé par la suite pour mener l'attaque proprement dite (le drone avait déjà tiré un missile avant le début de cette opération, il ne lui en restait plus qu'un), de nouveaux échanges sont nécessaires pour localiser ce qui est désormais une cible définie. Plus inquiétant encore, même après avoir tiré sur ses cibles, l'hélicoptère demandera aux opérateurs du drone de lui confirmer qu'il s'agit bien des bonnes : « Confirmez que les véhicules touchés sont bien ceux que vous observiez » ([Hélico] : 4h20) – autrement dit, est-ce ce que j'ai touché, ce que vous regardiez, et ce que les troupes écoutaient, était bien *la même chose* ?

Il ressort ainsi de la transcription de l'attaque que chaque agent possède des capacités de perception, de communication et d'action très contrastées, dont la répartition impose un certain régime de transmission d'informations et d'action collective. Alors que tous les participants à l'opération sont censés se concentrer sur un référent commun, afin de le détecter, de le localiser et de l'identifier, tous le perçoivent différemment et tous doivent se plier aux contraintes de la configuration du système de messagerie pour communiquer¹⁹. Concrètement, alors que les troupes au sol peuvent entendre les populations surveillées dont elles interceptent les communications, elles ne les voient pas ; l'équipage du drone, pour sa part, voit l'ensemble de la situation au sol (avec les contraintes précédemment mentionnées, notamment l'effet « paille de soda ») mais n'entend rien ; les autres appareils (*gunship*, hélicoptère) n'entendent rien non plus, mais voient partiellement – avec des contraintes de temps plus grandes – ce que les opérateurs de drone voient de manière quasiment fixe et continue ; enfin,

19. Les contraintes du système de messagerie sont de deux ordres : structurelles d'une part (l'information doit transiter par certains individus responsables, pour leur équipage, de la communication avec les autres) et techniques d'autre part (la communication coupe fréquemment, les interlocuteurs se perdent, et doivent de ce fait souvent répéter ce qu'ils viennent de dire, ou expliquer aux autres la séquence d'actions qu'ils ont manquée).

les contrôleurs de mission voient et entendent ce qui se passe au sol, mais de manière indirecte, et l'analyste de Langley, lui, voit indirectement aussi, mais n'entend probablement rien.

Ainsi, la configuration du milieu technique dans lequel s'insère le drone impose aux agents conjointement impliqués dans cette situation un certain « régime de communication » (Delaplace 2013) : une répartition stricte des aptitudes perceptives et interactionnelles. Le processus d'identification d'une cible – c'est-à-dire l'apparition d'un « activiste » – repose ainsi sur le recoupement et l'interprétation des signes perçus par les différents agents à travers les canaux plus ou moins spécifiques auxquels leurs différentes capacités techniques leur donnent accès²⁰.

Le processus d'identification d'une cible

Comme le montre le document publié par le *Los Angeles Times* (Cloud 2011), le travail de coordination entre un drone de combat et les autres agents impliqués dans ce genre d'opération s'organise autour de l'obtention collective d'une « identification certaine » (*positive identification*, ou PID). Autrement dit, l'enjeu de la surveillance engagée à l'initiative des troupes au sol est d'arriver à la reconnaissance formelle des individus observés comme des « insurgés » (*insurgents*), des « activistes armés » (*armed militants*). Une fois validée par les analystes de Langley et les contrôleurs de mission au Qatar, cette identification certaine pourra donner lieu à la frappe et à la destruction de la cible. De ce que l'on peut déduire des échanges entre les différents agents impliqués dans l'opération de février 2010, ce processus d'identification est censé suivre plusieurs étapes. Il se concentre principalement sur deux aspects : les mouvements des personnes et les objets qu'ils transportent. Le principe de l'identification est simple : *si, d'une part*, les mouvements sont « tactiques », c'est-à-dire s'ils révèlent une intention d'action hostile, *et si, d'autre part*, les objets transportés sont des armes, c'est-à-dire s'ils constituent des moyens permettant de mettre en œuvre l'intention, *alors* les personnes sont identifiées comme des « activistes » et l'« engagement » – le tir –, peut être ordonné (figure 2).

20. Dans un récent essai, Bruno Latour formule le même problème, mais un peu différemment : « Les niveaux de réalité ne s'emboîtent pas comme des poupées russes [...]. Entre un pédologue de terrain qui repère une tranchée le long d'un segment de route et un autre penché sur les fausses couleurs d'un balayage par satellite de la même région, le rapport n'est pas d'inclusion. Le second ne voit pas les données du premier avec "moins de détails" : ce sont d'autres données. Si les deux parviennent à, comme on dit, "recouper" leurs données, il s'agira d'un heureux concours de circonstances, fruit d'un intense travail, de beaucoup de réunions et d'une requalification complète de leurs jeux de données à tous les deux » (2014 : 121-122).

Figure 2. Le processus théorique d'identification d'une cible
 (conception graphique Rémi Hadad, 2016)

Brandon Bryant (Greenwald 2015) a souligné l'ironie, de la part de soldats américains, de considérer comme potentiellement « hostile » et coupable d'actes « terroristes » toute personne qui porte une arme sur elle (« Les gens se baladent [aussi] avec des armes dans les montagnes du Montana... »). Mais il est plus intéressant encore de se pencher sur le genre de signe qui tend à être perçu comme l'indice d'une « intention tactique ». Pour le dire de manière un peu grossière, il s'agit de signes dénotant l'expression d'une intentionnalité distincte, que celle-ci soit individuelle ou collective. Ainsi, lorsqu'une partie des voitures quitte le convoi pour prendre une autre direction, il s'agit d'un « déplacement tactique clair » (*definite tactical movement*, [*Pilot*]: 00h42), lorsqu'elles allument leurs phares, elles doivent se faire des « signaux de lumière » ([*Gunship*]: 00h38), lorsque des passagers descendent de voiture, ce sont des « guets » ([*Pilot*]: 00h44) ; lorsque d'autres passagers se mettent mystérieusement, lors d'un arrêt, à s'empoigner mutuellement, comme pour lutter, « Ils sont probablement en train d'utiliser des [...] boucliers humains » ([*Pilot*]: 1h11).

Au fur et à mesure de l'opération, les marques les plus petites, ou les plus obscures, d'intentionnalité sont versées au dossier de l'intention tactique générale – dont personne, par ailleurs, ne juge nécessaire de pénétrer la cohérence d'ensemble. La « narrativisation à distance » (Gusterson 2016: 64) de la situation observée et du statut des personnes impliquées s'élabore collectivement par simple addition d'indices: c'est leur nombre, plutôt que leur pertinence, qui semble susceptible de donner lieu à une « identification certaine ».

Théoriquement, donc, un individu surveillé sera identifié de façon certaine comme « militant armé » lorsque suffisamment de signes de son « intention tactique » auront été rassemblés et que sa possession d'une arme aura été confirmée. Il est clair, pourtant, au vu de la transcription, que le processus d'identification *réel* s'éloigne en fait assez largement de ce schéma idéal (figure 3). Ce processus, en premier lieu, est loin d'être linéaire: sur la base

TIR : événement
 PID : « identification certaine »
 Armes : élément en faveur de l'« identification certaine »
 (i.e. « affirmation de la présence d'armes »)
 Armes ? : élément allant à l'encontre de l'« identification certaine »
 (i.e. « remise en question de la présence d'armes »)

Figure 3. Le processus réel d'identification graphique
 (conception graphique Rémi Hadad, 2016)

des informations – dont on ne connaît pas la nature – qui ont été interceptées par les troupes au sol, le mouvement des véhicules est d'emblée qualifié de « tactique » par le coordinateur : « ces véhicules sont mauvais » ([JTAC] : 00h25). Il affirmera encore, quelques minutes plus tard : « Je crois vraiment qu'on est couvert, démonstration d'intention hostile, manœuvres tactiques en conjonction avec discussion sur ICOM, il semblerait qu'ils manœuvrent vers notre position et qu'ils se préparent à l'attaque » ([JTAC] : 00h33).

À partir de ce constat (*donné*, pour le drone), et au fur et à mesure de l'accumulation des preuves d'« intention tactique », les personnages qui apparaissent à l'écran se voient requalifiés : ils ne sont désormais plus de simples personnes, ils sont du « personnel » (*personnel*), des représentants d'une organisation. Ainsi, à peine la première heure d'observation écoulée, leur identité en tant que collectif organisé, mû par une intention tactique collective, est acquise pour les opérateurs du drone, qui craignent à ce moment-là plus que tout de voir leur cible leur échapper : lorsqu'il est question au centre de commandement de faire intervenir un autre drone – un Reaper – pour détruire la cible vers la fin de l'opération, l'équipage se répand en injures, pudiquement masquées par la mention générique « explétifs » ([MIC] & [Sensor] : 2h53-2h55).

Très rapidement, en outre, un autre type de qualification est appliqué à la situation observée, d'ordre *esthétique* cette fois-ci : les individus feraient décidément une très « belle » cible. C'est bien entendu, et à raison, l'aspect qui a le plus choqué les commentateurs de ce document ; les opérateurs du drone imaginent toutes les manières dont ils pourraient tirer sur la cible, les plus efficaces et les plus meurtrières possible. Selon un principe d'affordance macabre, le « lit » du pickup autour duquel sont assises plusieurs personnes semble déjà appeler le missile qui ferait d'un coup exploser le camion et ses passagers. « Cette camionnette ferait une cible superbe » ([Sensor] : 1h05) ; « Je crois que ce camion, bon, il a tout le monde à découvert, donc un Hellfire ferait des miracles [*a Hellfire would do dandy*] » ([MIC] : 1h13) ; « Je veux ce pickup plein de mecs » ([Sensor] : 1h27) ; « Oh la belle cible ! J'essaierais d'aller par le lit. Je la mettrais en plein au milieu du lit » ([Sensor] : 1h52). Si la cible est belle, visiblement, c'est qu'elle est juste : la beauté du coup auquel elle pourrait donner lieu semble quasiment suffire pour les opérateurs à en justifier la légitimité.

Sur la base des indices recueillis, et compte tenu du fait que la cible semble si « parfaite » du point de vue de l'équipage, les armes sont davantage inférées que vraiment constatées. Elles sont cachées sous les vêtements (« C'est ce qu'ils font ces temps-ci, ils enveloppent leur [explétif] dans leur robe d'homme pour qu'on puisse pas faire d'identification certaine », [Pilot] : 00h59), ou elles *pourraient* rentrer dans un espace visiblement libre dans

le pickup (« Je ne pense pas qu'il y ait la place pour grand-chose, mais il pourrait y avoir, tu sais, un mortier démonté » [Sensor]: 03h15). De fil en aiguille, n'importe quel cylindre devient un mortier, n'importe quelle trace thermique devient un fusil. Les analystes, pour leur part, ne semblent pas tout à fait convaincus et hésitent à reconnaître des armes dans les traces ténues pointées par les opérateurs.

D'une manière générale, les analystes tentent de mettre à l'épreuve la qualification des personnes observées comme des combattants armés. Deux critères sont susceptibles d'invalidier l'identification d'une cible légitime de frappe de signature: l'âge et le sexe – ni les enfants ni les femmes ne peuvent être des « insurgés ». Or, les analystes relèvent justement à un moment la présence d'enfants, ce qui met en fureur les opérateurs du drone. Ces derniers sont exaspérés par le fait que les armes « repérées » ne sont pas prises en compte et que des enfants semblent ainsi sortis de nulle part (« Pourquoi est-ce qu'ils sont toujours prêts à identifier [call] des [explétifs] d'enfants et jamais un [explétif] de fusil ? » [Pilot]: 1h07). Cette mise à l'épreuve de la qualification proposée par les opérateurs depuis le début de la mission est contrée par deux requalifications des « enfants » supposément détectés par les analystes. D'une part, les enfants n'en sont pas, ce sont des « adolescents » ([Sensor]: « Something more towards adolescents or teens »; [Pilot]: « Yeah adolescents », 3h08) et, d'autre part, ils sont de toute façon suffisamment grands pour porter un fusil et devenir des « combattants » ([Sensor]: « Ben les adolescents [teenagers] peuvent se battre »; [Mic]: « T'as une arme, t'es un combattant, c'est comme ça que ça marche »: 01h50).

Sans que l'on puisse trop savoir ce qui décide les analystes en dernière instance, l'« identification certaine » finit pourtant par être acquise (« Nous et les analystes, on est sur la même longueur d'onde maintenant apparemment » [Pilot]: 02h07). Dès lors, une nouvelle requalification des personnes observées est opérée: il ne s'agit plus simplement de personnel, mais de « gicleurs » (*squirters*) – non plus vraiment des personnes mais des choses qui s'éparpillent dans tous les sens lorsque l'on tape dedans, une « matière » prête à s'étendre, déjà plus proche du liquide que du solide. À aucun moment les termes « activistes (armés) », « insurgés », ou même « soldats » ne sont prononcés (la seule mention de « combattant » est dans la citation ci-dessus): les personnes surveillées sont simplement devenues des « gicleurs » en vertu d'une « identification certaine » en tant qu'individus armés et animés d'une « intention tactique » évidente, mais dont les motifs, le propos ou le contexte précis semblent ne pas vraiment importer. L'identification effectuée lors de frappes de signature comme celles-ci n'est pas seulement générique, elle est éminemment flottante.

La frappe de l'hélicoptère (04h16) ouvre la phase finale, tragique, de vérification, pendant laquelle les opérateurs cherchent avidement des armes qui se révèlent en fait ne pas exister. Ce qu'ils remarquent, en revanche, c'est que les victimes semblent porter des burqas : il y a des femmes, et elles semblent accompagnées d'enfants. Les analystes confirment la présence de trois femmes et de deux « adolescents » au sein du groupe pris pour cible. La réaction des opérateurs est double : d'une part, « ce sont les analystes qui ont parlé d'adolescents » et, d'autre part, « pas moyen de savoir d'ici » (*no way to tell from here*). Pas moyen, dans ce dispositif, de savoir qui est un enfant et qui est un adulte, qui est en âge de se battre et qui ne l'est pas – qui est un « activiste » et qui ne l'est pas – pas moyen, autrement dit, d'opérer une quelconque distinction.

Dire que les « activistes armés » recherchés par les drones sont « invisibles », et non cachés comme les cibles de frappes de personnalité, signifie précisément que leur *détection* ne suffit pas à leur *identification*. Contrairement à un soldat en uniforme ou au représentant connu d'une organisation hostile aux États-Unis, les « activistes » visés par des frappes de signature sont invisibles, car ils n'existent *en tant que cibles* que dans l'espace d'une enquête, c'est-à-dire dans les limites du processus interactionnel et discursif de qualification du réel qui les fait apparaître. Les critères qui président à ce processus de qualification sont suffisamment peu discriminants néanmoins, et le goût macabre des opérateurs pour les « belles cibles » suffisamment prononcé, pour que l'identification des « insurgés » soit souvent invalidée par la suite.

Les drones, pourtant, ne sont pas « aveugles », comme sont fondées à le penser leurs victimes. L'enquête que leurs opérateurs mènent en collaboration avec d'autres agents, dès qu'un premier soupçon survient, est orientée par la recherche de certains signes précis – ou plutôt, par l'interprétation univoque d'à peu près n'importe quel signe. Les opérateurs des drones de combat, en effet, sont sensibles avant tout aux signes témoignant d'une intentionnalité nette ; bien plus, ils semblent irrésistiblement attirés par eux. Les populations qui doivent « vivre sous les drones », pour reprendre le titre d'une enquête menée autour des victimes de plusieurs frappes américaines entre 2010 et 2011 (*International Human Rights and Conflict Resolution Clinic & Global Justice Clinic* 2012), savent qu'il ne vaut mieux pas montrer les signes d'une activité sociale et politique trop intense ou se réunir en groupe de manière trop ostensible.

C'est ce dont témoignent deux exemples bien documentés et tristement connus de frappes de drones au Pakistan, dont les victimes étaient clairement des civils sans lien évident avec une quelconque organisation hostile aux

États-Unis. La première, le 2 septembre 2010, a visé et tué un candidat à des élections locales, nommé Zabet Amanullah, au beau milieu de sa campagne, car celle-ci l'amenait à passer beaucoup d'appels téléphoniques et à se déplacer de manière particulièrement notable à travers toute la région (Chamayou 2013: 75). La seconde, le 17 mars 2011, a visé un rassemblement traditionnel d'ânés de lignage, appelé *jirga*, que les opérateurs d'un drone (et probablement les analystes et responsables de mission qui les assistaient) ont été prompts à considérer comme un conseil militaire visant à planifier une attaque concertée (*International Human Rights and Conflict Resolution Clinic & Global Justice Clinic* 2012: 57-62).

Par ailleurs, les populations des régions tribales du Pakistan savent qu'il est extrêmement dangereux de s'approcher volontairement des victimes d'une frappe de drone: il existe en effet une stratégie d'attaque connue sous le nom de «double touche» (*double tap*), qui consiste précisément à viser les personnes venues porter secours à une cible préalablement touchée, probablement jugées automatiquement coupables par association (Gusterson 2016: 96). Cela a bien entendu pour conséquence de décourager quiconque de venir en aide aux blessés de frappes de drones, qui doivent attendre plusieurs heures sur le lieu de l'explosion que les secours se risquent enfin à entrer dans la zone (*International Human Rights and Conflict Resolution Clinic & Global Justice Clinic* 2012: 74). Dans le même ordre d'idées, il n'est pas rare que les frappes de drones visent volontairement les funérailles des victimes de leurs frappes (*Ibid.*: 92).

Les drones, à travers la stratégie de frappe de signature qu'ils mènent dans ces régions, donnent ainsi l'impression de vouloir fonctionner comme des sortes de «machines anti-politiques», pour reprendre une expression employée par James Ferguson (1994) dans un tout autre contexte. Leur choix de cibles, de même que les «erreurs» qu'ils commettent, semblent pousser la population qui «vit sous eux» à considérer que participer à des rassemblements politiques, à une campagne électorale, à des funérailles, ou même porter secours à quelqu'un, sont des activités dangereuses, que l'on n'effectue qu'au péril de sa vie et au risque d'être pris pour un «activiste» *tuable*. Atef Abu Saif (2015), à Gaza, comme certainement la plupart des personnes potentiellement visées par ces attaques, continue pourtant de partager la shisha sur des terrasses, ou de traverser à découvert des quartiers entiers pour retrouver des inconnus qui se rassemblent chaque soir pour écouter la radio et commenter les événements de la journée. Mais il le fait, et les autres aussi sans doute, avec la peur au ventre, en sachant que toute action qui le distingue, seul ou en groupe, comme un sujet animé d'une intention suffira probablement, du point de vue du drone, à faire de lui une cible légitime.

Les drones sont des « prédateurs » singuliers. Ils semblent attirés avant tout par l'expression saillante d'une qualité distinctive de sujet, que celle-ci soit le fait d'une activité explicitement politique, ou qu'elle soit le résultat d'une pure contingence, comme ce fut le cas en Afghanistan en février 2010. Tous les prédateurs ne « pensent » pas ainsi. Dans la vignette introductive du livre déjà cité en introduction, Eduardo Kohn (2017 : 19) raconte que les Runa, lorsqu'ils bivouaquent en forêt, se prémunissent des attaques de jaguar en prenant soin de dormir sur le dos : un jaguar selon eux ne s'en prendrait pas à un être capable de lui retourner son regard, à un « soi » comme lui. La prédation, en effet, implique de pouvoir considérer sa proie comme de la viande, comme un objet, un *cela* – et elle est déjouée lorsque la proie parvient à exhiber face à son prédateur les signes de sa position de sujet. Les opérateurs de drones, certes, semblent eux aussi avoir besoin d'objectiver leur cible au moment d'appuyer sur la gâchette, de les réduire à des « gicleurs ». Mais c'est là l'ultime étape d'un processus d'identification qui se déroule très différemment par ailleurs. L'économie singulière de prédation qu'organisent les drones de combat en Afghanistan, au Waziristân, au Yémen ou à Gaza, en effet, suit le principe inverse : les drones chassent avant tout des « sois » distinctifs, des individus ou des groupes repérables par une intentionnalité toujours plus ou moins « militante ». Pour ceux qui doivent vivre sous les drones, il est toujours plus sûr de se montrer à leurs yeux comme de simples objets, des *cela* – de dormir sur le ventre, donc, et surtout, comme face à la Gorgone, de ne jamais retourner leur regard.

Université Paris Nanterre, Département d'anthropologie
Nanterre
gdelaplace@u-paris10.fr

MOTS CLÉS/KEYWORDS : drone/*drone* – cible/*target* – armée de l'air américaine/*US Air Force* – frappe de signature/*signature strike* – frappe de personnalité/*personality strike* – prédation/*predation* – régime de communication/*regime of communication* – stratégie militaire/*military strategy* – terrorisme/*terrorism*.

RÉFÉRENCES CITÉES

Abu Saif, Atef

2015 *The Drone Eats with Me. Diaries from a City Under Fire*. London, Comma Press.

Becker, Jo & Scott Shane

2012 « Secret "Kill List" Proves a Test of Obama's Principles and Will », *The New York Times*, May 29 [www.nytimes.com/2012/05/29/world/obamas-leadership-in-war-on-al-qaeda.html?_r=0].

Boltanski, Luc

2012 *Énigmes et complots. Une enquête à propos d'enquêtes*. Paris, Gallimard (« NRF essais »).

Bonhomme, Julien

2007 « Anthropologues embarqués », *La Vie des idées*, 4 décembre [http://www.laviedesidees.fr/Anthropologues-embarques.html].

Brennan, John

2012 *The Efficacy and Ethics of US Counterterrorism Strategy*. Remarks at Woodrow Wilson Center, April 30, Washington [www.wilsoncenter.org/event/the-efficacy-and-ethics-us-counterterrorism-strategy].

Chamayou, Grégoire

2013 *Théorie du drone*. Paris, La Fabrique.

Clark, Herbert

2006 « Social Actions, Social Commitments », in Nick Enfield & Stephen Levinson, eds, *Roots of Human Sociality. Culture, Cognition and Interaction*. Oxford, Berg: 126-150.

Cloud, David

2011 « Anatomy of an Afghan War Tragedy », *Los Angeles Times*, April 10 [www.latimes.com/world/la-fg-afghanistan-drone-20110410-story.html].

Currier, Cora

2016 « The Kill Chain », in Jeremy Scahill, ed, *The Assassination Complex. Inside the Government's Secret Drone Warfare Program*. London, Serpent's Tail: 54-67.

Delaplace, Grégory

2013 « What the Invisible Looks Like: Ghosts, Perceptual Faith and Mongolian Regimes of Communication », in Ruy Blanes & Diana Espírito Santo, eds, *The Social Life of Spirits*. Chicago-London, University of Chicago Press: 52-68.

Ferguson, James

1994 *The Anti-Politics Machine. « Development », Depoliticization and Bureaucratic Power in Lesotho*. Minneapolis, University of Minnesota Press.

Gregory, Derek

2011 « From a View to a Kill: Drones and Late Modern Warfare », *Theory, Culture & Society* 28 (7-8): 188-215.

Grevsmühl, Sebastian Vincent

2014 *La Terre vue d'en haut. L'invention de l'environnement global*. Paris, Le Seuil (« Anthropocène »).

Gusterson, Hugh

2014 « Toward an Anthropology of Drones: Remaking Space, Time and Valor in Combat », in Matthew Evangelista & Henry Shue, eds, *The American Way of Bombing. Changing Ethical and Legal Norms, from Flying Fortresses to Drones*. Ithaca-London, Cornell University Press: 191-206.
2016 *Drone. Remote Control Warfare*. Cambridge, MIT Press.

Hippler, Thomas

2014 *Le Gouvernement du ciel. Histoire globale des bombardements aériens*. Paris, Les Prairies ordinaires.

International Human Rights and Conflict Resolution Clinic & Global Justice Clinic

2012 *Living Under Drones. Death, Injury and Trauma to Civilians from US Drone Practices in Pakistan*. Stanford, Stanford Law School/New York, New York University School of Law [www.chrgj.org/wp-content/uploads/2012/10/Living-Under-Drones.pdf].

Kohn, Eduardo

2017 *Comment pensent les forêts. Vers une anthropologie au-delà de l'humain*. Trad. de l'anglais (États-Unis) par Grégory Delaplace. Bruxelles, Zones sensibles.

Latour, Bruno

2014 « L'anti-zoom », in Fondation Louis Vuitton, *Olafur Eliasson. Contact*. Paris, Flammarion-Fondation Louis Vuitton : 121-124.

Lemonnier, Pierre

1994 « Choix techniques et représentations de l'enfermement chez les Anga de Nouvelle-Guinée », in Bruno Latour & Pierre Lemonnier, eds, *De la préhistoire aux missiles balistiques. L'intelligence sociale des techniques*. Paris, La Découverte (« Recherches ») : 253-272.

Mead, Margaret

1963 [1935] *Mœurs et sexualité en Océanie*. Trad. de l'américain par Georges Chevassus. Paris, Plon (« Terre Humaine »).

Porter, Patrick

2015 *The Global Village Myth. Distance, War and the Limits of Power*. Washington, Georgetown University Press.

Ryan, Klem

2014 « What's Wrong with Drones? The Battlefield in International Humanitarian Law », in Matthew Evangelista & Henry Shue, eds, *The American Way of Bombing. Changing Ethical and Legal Norms, from Flying Fortresses to Drones*. Ithaca-London, Cornell University Press : 207-223.

Scahill, Jeremy

2016a « Find, Fix, Finish », in Jeremy Scahill, ed, *The Assassination Complex. Inside the Government's Secret Drone Warfare Program*. London, Serpent's Tail : 40-52.

2016b « The Heart of the Drone Maze », in Jeremy Scahill, ed, *The Assassination Complex. Inside the Government's Secret Drone Warfare Program*. London, Serpent's Tail : 68-82.

Shane, Scott

2015 *Objective Troy. A Terrorist, a President, and the Rise of the Drone*. New York, Tim Duggan Books.

Watson, Sarah & C. Christine Fair

2015 « The Future of the American Drone Program in Pakistan », in C. Christine Fair & Sarah Watson, eds, *Pakistan's Enduring Challenges*. Philadelphia, University of Pennsylvania Press : 72-97.

FILMOGRAPHIE

Hood, Gavin

2015 *Eye in the Sky*. Entertainment One-Raindog Films.

Niccol, Andrew

2014 *Good Kill*. Voltage Pictures.

SOURCES VIDÉOS

Engel, Richard

2013 « Ex-Drone Operator: "I Lost that Respect for Life" ». Entretien avec Brandon Bryant pour NBC [www.youtube.com/watch?v=u2jepIJXHwM].

Greenwald, Robert

2015 *Unmanned. America's Drone Wars*. Brave New Films [https://www.youtube.com/watch?v=mpzk7OdbjBw].

Lanchin, Mike

2014 « The Drone Operator Who Said “No” » [www.youtube.com/watch?v=2k9mEWKW2VA].

Yost, Peter

2013 *Rise of the Drones*. Nova documentary, PBS [www.youtube.com/watch?v=ikuu2VU2Wck].

117

RÉSUMÉ/ABSTRACT

Grégory Delaplace, *Comment pensent les drones : la détection et l'identification de cibles invisibles*. — Les débats éthiques liés à l'usage de drones de combat par les États-Unis, dans le cadre d'opérations militaires au Pakistan, en Afghanistan, en Somalie et au Yémen, se sont principalement concentrés sur le cas des frappes dites de « personnalité », dont le propos affiché est d'éliminer à distance des hauts responsables d'organisations « terroristes ». La majorité des frappes menées par les drones américains, pourtant, ne vise pas des personnes préalablement connues des services secrets, mais des individus anonymes « identifiés » sur la base de leur comportement, observé depuis le ciel, perçu comme présentant une menace. Les cibles de ces frappes, dites de « signature », n'apparaissent donc aux opérateurs des drones qu'à travers certains signes qu'il s'agit non seulement de détecter, mais aussi d'interpréter collectivement. En tirant parti des données disponibles sur le sujet, et notamment de la transcription intégrale d'une attaque menée en Afghanistan par l'armée américaine en février 2010, cet article tente d'examiner dans le détail par quel processus des cibles invisibles en viennent à être identifiées comme telles par les drones de combats américains.

Grégory Delaplace, *How Drones Think : Detecting and Identifying Invisible Targets*. — The ethical debates surrounding the use of combat drones by the United States for military operations in Pakistan, Afghanistan, Somalia and Yemen have tended to focus on the particular case of so-called « personality strikes », whose declared purpose is to remotely assassinate high-level representatives of « terrorist » organisations. Rather than previously identified people, however, the majority of drone strikes carried out nowadays by American drones actually target anonymous individuals, who come to be « identified » as « insurgents » on the basis of their behaviour as perceived from above. Within the context of this kind of attacks, referred to as « signature strikes », targets appear to drone operators through signs which require a collective interpretative process following their detection. Drawing on available data on this topic, and mostly on the transcript of an attack carried out in Afghanistan by the Us Army in February 2010, this paper tries to chart how exactly invisible targets come to be identified as such by American combat drones.